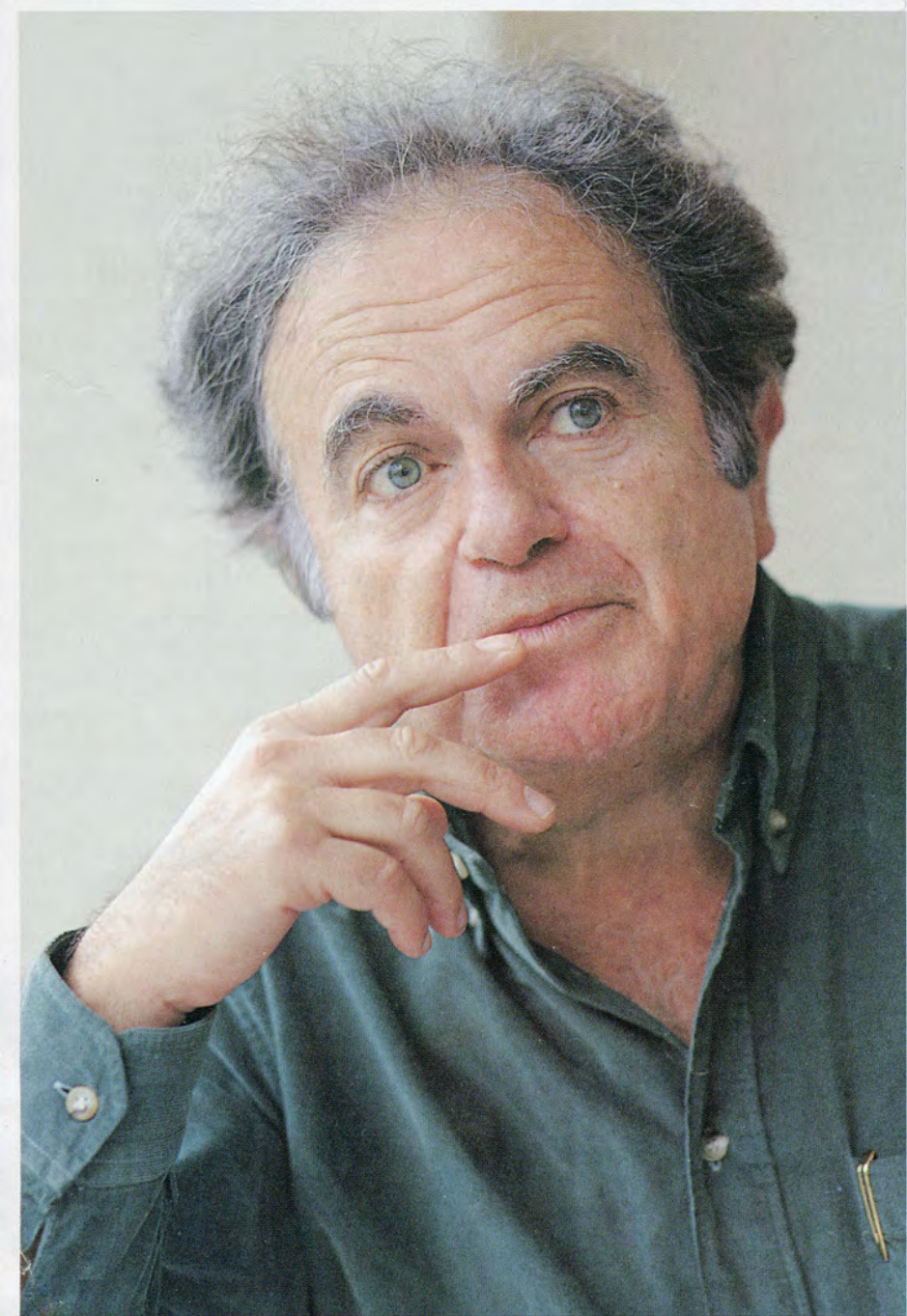


Guy Béart : bal chez l'intemporel

Irréductible face à l'insoutenable légèreté des faux poètes, Guy Béart poursuit depuis plus de trente ans la plus noble des missions : celle de nous tenir éveillés. Rencontre à Garches avec le grand maître de la chanson d'amour optimiste.



Juchée sur la "montagne" de Garches, la demeure de Guy Béart, à l'image de son hôte, cultive à plaisir le paradoxe d'être aujourd'hui et de tous les temps. Un hectare de terrain, mille mètres carrés habitables, ici un bout d'escalier de la tour Eiffel conduisant à l'infini, là un studio d'enregistrement, des baies vitrées partout, un labyrinthe de trente-six pièces sur quatre étages, une marée de bibelots et un bataillon de guitares en attente d'être chatouillées. Une belle carte de visite pour celui qui vous accueille en vous tendant un mazagran empli de café à la fleur d'orange : "Ici vécut un ambassadeur d'Autriche, et en d'autres temps le général Stülpnagel complotant contre Hitler. J'ai d'ailleurs rencontré l'architecte en 67, Pierre-Otto Bauer..."

Sautant du "vous" à "tu", il parle, volubile, sur le ton de l'amitié. Puis il chante, en continuant de parler, car tel est son art et sa manière : "Dans cette époque où tout le monde gueule, je dis les choses d'une voix posée." Sa voix ? C'est le timbre méditerranéen, de Toulouse, de Naples ou de Sicile, une voix de vie aux inflexions à la Gardel ou à l'Eduardo Fallou. Puis, droit dans les yeux : "Chiche que je vous fasse de l'opéra." Pari tenu !

Aujourd'hui, à soixante-trois ans, comme dans les années cinquante où il pinçait les cordes sur la minuscule estrade du cabaret de la Colombe, au chevet de Notre-Dame, au Port du Salut ou à l'Ecluse, Béart s'ap-

plique malicieusement à ne pas donner prise au temps ni à l'époque. Sacré vedette du jour au lendemain, en 1957, avec les notes de *L'Eau vive*, il évolue, tranquille, à contre-courant, le regard bleu dans les lointains, avec cette grâce un peu désinvolte qui crée l'intimité sans la familiarité. Au siècle de Kafka et d'Hiroshima, son répertoire ne vieillit pas. Car ce chanteur se reconnaît des "devoirs d'auteur". N'a-t-il pas ciselé quelques slogans pérennes : *Il n'y a plus d'après, Une personne du sexe opposé, Les grands principes et les grands sentiments, Le grand chambardeur...* ?

Ingénieur des Ponts et Chaussées – et fin connaisseur des théories de la fissuration du béton armé – passé aux Ponts et Chansons, il considère que "la chanson est une équation plus une émotion". A côté de ses quarante succès – *Qu'on est bien, Vive la rose, Bal chez Temporel, Emile s'en fout* – son propos se fait plus ambitieux, la charge plus dense et le rébus prend un tour métaphysique. Sous les ellipses du baladin affleure le sens du sacré : "Depuis l'adolescence, je me passionne pour la vie de Jésus et du Bouddha, celle de Moïse et de Pythagore avec son harmonie des sphères." Dans *L'Espérance folle*, volume de souvenirs personnels, il rappelle ce qu'il doit à certaines lectures : "Mon père m'avait appris les cer-

titudes grâce à Reclus, et le doute grâce à Renan."

L'ombre du père : omniprésente, c'est d'abord celle d'un initiateur, à la carte du ciel, aux mathématiques et à la poésie ; celle de la mère : plus proche du réel immédiat et somme toute douloureuse – à cause d'une fenêtre mal fermée elle s'éteint à l'hôpital dans l'air glacé d'une nuit de Noël. Une chanson, *Hôtel-Dieu*, lui est dédiée :

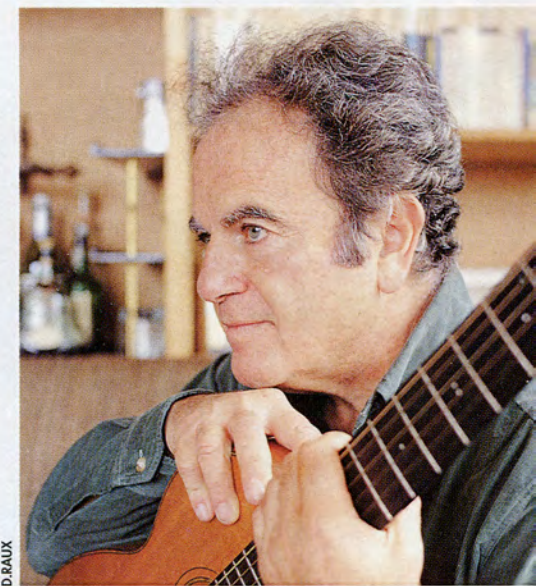
.....
**"Dans cette époque où
 tout le monde gueule,
 je dis les choses
 d'une voix posée."**

"Pour une femme morte dans votre hôpital
 Je réclame Dieu votre grâce
 Si votre paradis n'est pas ornemental
 Gardez-lui sa petite place (...)."

Pour "aller à l'os"

comme il dit, soit dénuder ses sentiments, Béart le reconnaît : il lui a fallu vingt ans d'ascèse. Pourtant, il n'a garde de "tout déballer". Béart ou la pudeur. Son style : assez en arrière de la main. Pour lui appartenir, le show-biz, il en témoigne, n'est pas sa tasse de thé. "Je refuse de créer des mélodies qui soient des bouillies sonores menées par le hasard et les considérations commerciales."

Aussi, pour garantir sa liberté de mouvements a-t-il mis sur pied dès 1963 la première auto-production de disques dont il se déclare à cette heure "le directeur et le balayeur". Trois ans plus tard, il lança la fameuse série des *Bienvenue* à la télévision



D.BAUX

où, dans le rôle de maître Jacques, il chantait, interrogeait ses invités – Duke Ellington, Aragon, Yves Montand, Jean-Louis Barrault, Michel Simon... – et donnait le la aux futurs Chancel et Drucker.

Personnage à facettes, Béart n'a pas fini de nous surprendre. Celui qui fut le compagnon de bordées de Blondin, d'Hardellet et d'Yvan Audouard, l'ami de Marcel Aymé, avec lequel il concocta une comédie musicale pour Zizi Jeanmaire ; celui qui écrivit pour Montand, Chevalier, Patachou, Dalida, Jeanne Moreau, Marie Laforêt ; celui qui fut cuisinier, barman sur un paquebot, professeur de physique dans un collège de jeunes filles, celui qui triompha du cancer ; celui qui chanta sous les bombes à Beyrouth (où il vécut adolescent) ; celui enfin qui sanctionne l'égoïsme (*Les souliers*), la bureaucratie (*Lo Papel*), les faux messies (*Ô Jéhovah*), le pouvoir télévisuel (*La Télé*), etc., s'appête à reprendre la livrée tendre du baladin.

Composé sous l'oreille attentive de la comédienne Emmanuelle Béart, sa fille cadette, un compact-disque, *Il est temps*, verra bientôt le jour, assorti d'une nouvelle présence télévisée dans l'esprit de *Bienvenue*.

Avec lui, comme on le voit, l'intemporel ne cesse pas d'être d'actualité...

Eric Verneuil